

Gravure tenace

Il est des œuvres gravés dont l'huis s'ouvre facilement. Il en est d'autres, assez rares il est vrai, où le regard chemine dans un domaine qui semble à la fois complètement familier et totalement étrange. Trop cartésien, l'entendement y perd les clés de la demeure. Le regard n'ose alors se laisser aller à ce qu'il voit. Comme un gamin impertinent, il ne se lasse pas de questions alors que, s'il s'abandonnait au silence, les réponses se présenteraient elles-mêmes d'évidence.

L'examen attentif des gravures de Catherine Gillet conduit à cette sensation subversive. Prix Lacourière 2000 décerné par la BNF, cette artiste mûrit son œuvre dans des variations qu'elle propose au travers de séries d'estampes de petit format. Leur observation inquiète, dérange, capte, subjugue ou, a contrario dans un réflexe pudique, rejette dans l'indifférence ou pire dans la censure du sentiment que l'on sent affleuré.

Ces gravures sont toutefois à mille lieues des provocations transgressives ou des incitations pornographiques auxquelles l'époque contemporaine nous a habitués. Leurs sujets ou bien plutôt, ce qu'une géométrie rationnelle feraient apparaître comme des objets figuratifs, sont bien anodins. Pas de monstres; quelques sortes de légumes, d'animalcules, d'excroissances, de duvets, de plis et de replis, de cavitations, de pores, de mamelons, d'aréoles, de creux et rondes-bosses peuplent timidement les planches. Parfois, encore plus simples, quelques lymphes en volutes et arabesques tournoient au cul d'un pot en laissant leurs écumes. Toutes ces formes peuvent donc aisément se décrire mais aucunes fatalement se rencontrer.

Pourtant, toutes ces figures sont là bien vivantes, prêtes à se déployer, à grandir, à se rejoindre, à s'enfler, à se vider, à s'exhaler, à germer et à se multiplier avec douceur et suavité en subvertissant la surface qui les porte. Toute la qualité de ces images tient dans cette alchimie discrète où les traits du burin, qui se distinguent à peine, s'oublie pour mieux accoucher de ces formes qui festoient sur la plage du papier. A peine nées, elles s'y placent sans manières en attendant qu'on les découvre sous leurs langes. La sensation paradoxale qu'elles procurent alors ne se remémorerait-elle pas le contact primordial de l'enfance avec la mère ? Cette

excitation vitale, qui l'animait, ne passerait-elle pas maintenant des lèvres aux yeux que le regard sollicite ? Il s'agit peut-être là d'une des clés qui ouvre ce jardin élaboré avec lenteur.

Dans cet œuvre, la gravure confirme encore une de ses qualités essentielles. Grâce à la proximité de l'œil à son objet et grâce aussi à l'immobilité de l'image, l'estampe permet l'intimité du moment. Dans cette durée privilégiée, la rêverie peut rejoindre le deuxième versant de la plaque, derrière le miroir des apparences. Là, il ne s'agit plus de son reflet, bardé de ses certitudes rationnelles, que l'on admire. C'est l'autre que l'on découvre; avec quelques appréhensions toujours mais aussi avec quelques délectations parfois. L'altérité est à ce prix et elle y prend toute sa valeur.

Alors, économe de ses moyens, la matière expressive, en jouant des incisions infimes du burin sur le cuivre, montre sans ostentation les transformations qui gonflent ou affaissent les choses vivantes et sexuées; elle accompagne sans voyeurisme les humeurs qui épanouissent les envies, elle ouvre sans complaisance les pores où s'exultent les satiétés dont celle du regard n'est pas des moindres.

Claude Bureau

16 février 2007